

## **CHAPITRE 4**

### **LA BATAILLE DE L'ARC DE TRIOMPHE (2/2)**

Solidement tenu par l'un des nôtres, le drapeau flotte sur l'Arc de Triomphe. Passé le moment d'euphorie nous vient l'envie de partir en balade. Tiens, l'avenue de Friedland n'est plus gardée ? Nous choisissons de nous extraire, temporairement, de la plus grande nasse du monde (qui du coup n'en est pas totalement une) pour aller goûter l'ambiance alentours. Mal nous en a pris. Nous allons nous retrouver traqués comme des animaux, à courir comme des dératés pour éviter les charges tout au long de Tilsitt, cette rue étroite et circulaire qui fait le tour de la moitié nord de l'Étoile, ou coincés entre deux feux à plusieurs reprises sur Friedland ou Wagram. Des amis rencontrés plus tard me raconteront des scènes similaires avenue Kléber, qui était semble-t-il devenu un fief breton, comme le passage de relais d'un certain nombre de Bonnets rouges à leurs enfants naturels. Ils feront brûler beaucoup de choses.

Au milieu de l'après-midi, sur Friedland, je vois un groupe de manifestants se fendre en deux sans demander son reste. Je m'attends alors à le voir traversé par une colonne de CRS ou de gendarmes mobiles mais pas du tout, il s'agit des « Zouaves », un groupuscule néonazi. Tandis qu'ils défilent d'un pas décidé devant moi, en noir des pieds à la tête, drapeaux à la main et pour certains abrités derrière des cagoules, j'en profite pour les compter. Le fait qu'ils n'atteignent même pas la quinzaine me rassure, et je vois bien qu'autour de moi personne n'est disposé à frayer avec eux. Je ne les reverrai jamais plus du mouvement, en tout cas de mes yeux, même si nous serons plus tard amenés à en reparler.

De passage avenue Carnot, la densité est maximale. Je vois les abribus exploser les uns après les autres. Juché sur un lampadaire, un émeutier fait habilement dégringoler une caméra de surveillance, sous les hurras de la foule réunie. Sur une portion de la chaussée, des motards regroupés font rugir leurs moteurs, cramant symboliquement un peu de ce carburant qui fut notre véritable pomme de discorde. En lisière de l'Étoile, au pied de l'ambassade de Belgique, les clameurs des Gilets jaunes se font de plus en plus soutenues. Plus aucun « pacifiste » parmi eux à ce moment précis. Tous les slogans pro-police des premiers actes sont bien évidemment oubliés, passés par pertes et profits. Il y a eu trop de gaz, de mutilations, trop d'irrespect, trop d'abus, et tout cela en si peu de temps que le lien qui unissait encore un peuple à ses forces de l'ordre, un lien considérablement renforcé par la récente vague d'attentats, était en train de se disloquer complètement. Mais pour l'heure, il n'y a aucun policier sur Carnot, et je vois la foule comprendre qu'elle est libre de ses mouvements, libre de ses instincts, libre de faire éclater toute la rage jusqu'à présent contenue devant le plus fantastique gâchis possible et imaginable en temps de paix. Il est sain que cette colère existe, et couru d'avance qu'elle trouverait tôt ou tard à s'exprimer. Tous les subterfuges adaptés pour contenir cette pression ne font en réalité que la concentrer, jusqu'à ce que la moindre faille se présente à elle.

Et nous y sommes, depuis désormais trois semaines. Sous mes yeux, avenue Carnot, des pavés sont arrachés à la chaussée, qui commencent à voler dans tous les sens, détruisant une par une les vitres des fastueux édifices qui se trouvent alors à portée, dont la fameuse ambassade. « Révolutions de France et de Brabant » ! C'était le nom donné par Camille Desmoulins à son journal, l'un des premiers de cette presse « libre » qui virent le jour en 1789. Deux siècles et quelques plus tard, tous les sans-culottes attroupés sur cette chaussée, même et avant tout les plus charitables, les plus gentils, les plus modérés, n'ont alors aucun regret pour ces destructions en série, aucun scrupule à applaudir à tout rompre un chapelet de déprédations qu'ils condamneraient évidemment en temps normal. Comme Le Bon l'a décrit mieux que personne, ils sont à ce moment précis happés par une transe grégaire et emportés par la jubilation, le volume qui monte, les détonations, comme les battements du cœur d'un corps social qui s'embrase, aux cris suraigus et stridents des fenêtres brisées.

Nous revoici avenue de Friedland le temps d'une dernière charge, puis nous décidons de retourner sur notre sacro-saint rond-point. Du temps avait passé, et les fumées en tout genre avaient continué de s'y accumuler pendant que nous étions occupés à battre des records de saut d'obstacles dans son voisinage proche. Quand j'accède au haut de l'avenue, j'ai beau n'être qu'à quelques dizaines de mètres du centre de la place, je ne distingue qu'à peine l'immense masse de pierre qui s'y dresse. Je discerne une vague forme géométrique qui ne se révèle que par contraste au milieu de la purée de pois. L'air est plus chargé que jamais et puisque ça pète de partout, autant retourner dans l'œil du cyclone.

Mais la nuit commence à tomber, et mes amis sont rentrés chez eux. Avant de quitter les lieux, Nico, le directeur commercial, m'avoue qu'il ne s'est « jamais senti aussi vivant ». Je n'arrive pourtant pas à partir, à m'extraire définitivement de la zone. L'hélicoptère est toujours là, fidèle au poste, comme aimanté à cette foule qui refuse de lâcher un terrain durement gagné. Dans ma tête, je peine à démêler l'excitation d'une pareille journée, la quantité de souvenirs tout frais qui se bousculent dans ma tête alors que je suis toujours sur place, mais aussi une certaine amertume. Après tout, si cet endroit est hautement symbolique, nous sommes loin des véritables centres de commandement. Ils sont bien protégés. J'imagine que Macron, depuis l'Argentine, est relativement satisfait de la tournure des événements. Si les dégâts sont considérables, la stabilité de son pouvoir n'est pas véritablement remise en cause, et cet acte III, celui qui devait peut-être tout déterminer, est en train de s'achever sur un résultat finalement identique à celui de l'acte précédent. Oui, les Gilets jaunes n'ont jamais été aussi nombreux, aussi déterminés, aussi représentatifs d'un peuple qui ne veut pas mourir. Ils ont piqué, fort, ils ont fait très mal, mais ils n'ont pas emporté le morceau, et leur réputation, je le sais, sera entachée dès ce soir par les « dégradations » qu'a subi l'Arc. De ça et de tout le reste, il faudra sans cesse se justifier, faire la part des choses entre les Gilets jaunes « sincères », pacifiques, et les casseurs opportunistes. En tout cas le mal est fait.

Cela dit, certains casseurs sont parfois plus opportunistes que d'autres. L'un de mes amis, qui officiait sur la place en tant que *street medic*, à quelques encablures de moi pendant cette journée sans que je le connaisse à l'époque, me confiera qu'une fois la nuit solidement installée, profitant de la décrue en lisière de l'Étoile, il s'était reposé un instant sur un bout de trottoir, non loin d'un camion de police. Il vit alors un petit groupe d'individus vêtus de noir et les visages masqués se diriger résolument vers la maréchaussée. Se relevant rapidement, il

anticipait une attaque de ce qu'il pensait être des représentants du black block, mais fut surpris de voir que ces hommes étaient attendus, en quelque sorte « récupérés » par ce qu'il comprit être leurs collègues.

Je tiens ce témoignage direct d'un garçon que je sais fiable (j'ai eu l'occasion de vérifier par la suite qu'il était même l'un des plus fiables de tous), et le relaie d'autant plus confortablement que je peux lui ajouter une expérience personnelle. Moi aussi, j'ai vu une scène similaire (au moins une, mais il ne s'agit pas ici de dresser une liste), non pas à la fin d'un acte mais au début. Sur mon chemin pour rejoindre le mouvement un samedi (j'avoue ne plus me souvenir de la date, nous étions vers janvier ou février), je suis tombé nez à nez avec un groupe de policiers en tenue occupés à échanger des téléphones portables et des instructions avec une petite bande en noir. Le temps que je m'écarte de la scène pour dégainer mon téléphone à moi et filmer leur petite entrevue, ils s'étaient ébroués chacun de leur côté.

Sur l'Étoile, ce premier décembre, la nuit a éclairci les rangs et ça sent vraiment la fin. Une autre bande « organisée » traverse alors la place à ma hauteur. Ce n'est pas le retour des zouaves, même s'ils ont le même accoutrement (qui est aussi celui des black blocks, des antifas, bref de tout ce qui vient pour faire des « coups »). Ceux-ci viennent de la banlieue. Leur pas n'est pas moins ferme que celui des zouaves. Ils savent ce qu'ils veulent, ça se sent tout de suite. La moitié d'entre eux ont à la main des sacs de sports qui semblent peser lourd. Ça ne m'intéresse pas trop de savoir s'ils contiennent des outils pour casser ou le produit de larcins, et ça tombe bien puisque c'est le moment d'aller retrouver ma famille. J'ai à peine donné de mes nouvelles, avant tout pour ne pas effrayer ma compagne. Mais je sais que la route sera longue jusqu'à la maison, alors il est temps de partir.

C'est toujours Friedland la plus accueillante, la soupape de sortie de la nasse (ils en laissaient encore à cette époque). Je fais un pas de côté pour laisser passer la meute et je m'y engage. J'y ai suffisamment traîné mes guêtres aujourd'hui pour ne pas être surpris par son état de destruction. Mais comment vais-je trouver Haussmann ? Je ne compte pas les voitures retournées ou calcinées sur mon trajet (quelques voitures de sport sont cul par-dessus tête), les places ou placettes dépavées, les camions de police littéralement défoncés au bloc de pierre et recouverts de peintures de toutes les couleurs. Trois policiers qui campent devant l'un d'entre eux, pourtant sur leur tenue les stigmates des jets de colorant, n'ont pas l'air plus vexés que ça, si j'en juge à leurs mines joviales et aux sourires entiers avec lesquels ils souhaitent une bonne soirée à ceux qui quittent la zone de guerre.

Pourtant, sur le boulevard, tout est défoncé. Une agence LCL a littéralement explosé, les pompiers sont encore dessus. Je comprends, en voyant travailler plusieurs alors que les détonations retentissent encore au loin, que le métier de vitrier fait partie des petits commerces qui n'auront pas à se plaindre de nous. Pas de détour par la Madeleine cette fois, je suis pressé. Au coin de la rue Saint-Lazare, pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque de continuer tout droit car le spectacle en vaut largement la peine. Une foule compacte et massive fait face à une non moins imposante ligne de véhicules qui encercle depuis le milieu d'après-midi les Grands magasins, évacués pour ne pas revivre le frisson de la semaine dernière. Les projectiles volent en tous sens tandis que, dans un froid glacial, le lancinant balayage du canon à eau arrose à haute pression tous ceux qui se situent sur sa trajectoire. Mais j'en ai assez vu pour aujourd'hui.

J'embraye vers la gare par la petite rue qui porte son nom, une petite artère très courte devenue, je le vois bien, impraticable à tout ce qui prétendrait la traverser sur roues ou même roulettes. Des restes de barricades, foyers à peine éteints d'amoncellements en tous genres, et restes de projectiles ou munitions jonchent la chaussée et les trottoirs sur toute la longueur de la voie. À pied c'est à peu près jouable. Je m'engouffre dans la grosse bulle par les escaliers mécaniques et en quelques secondes me voici sous terre.

Le soir, comme tous les samedis soir désormais, c'est l'heure du bilan. Il commence par la confirmation de l'acte IV à venir. Le mouvement s'ancre résolument dans la durée. À la télé, par-dessus les images apocalyptiques qui tournent en boucle, tout le monde s'affole. Deux camps sont face à face, irréconciliables. D'un côté, les défenseurs du gouvernement et plus largement de « l'ordre » républicains n'ont pas de mots assez durs pour les « profanateurs » de l'Arc de Triomphe. Ils représentent les trois-quarts des invités. En face, les nôtres, avec sur le dos ce gilet qui affole les capteurs sursaturés des caméras. Ils essaient de faire entendre le message simple qu'une statue de plâtre n'aura jamais la même valeur que la dignité d'un peuple. Minoritaires sur tous les plateaux alors que tous les sondages parlent pour eux, ces parfaits novices de la communication politique luttent avec courage pour diffuser un discours de bon sens face, le plus souvent, à des experts de la rhétorique. Mais les arguments de ces derniers sonnent de plus en plus faux, et il arrive à nos représentants « de fait », choisis de proche en proche par des médias qui ne savent pas à qui s'adresser, de prendre le dessus, parfois largement, sur leurs interlocuteurs. L'amateurisme crasse de nombre de députés LREM, qui font leurs premières armes médiatiques à l'occasion de ce conflit social, offrira des victoires aisées et galvanisantes pour la suite, et un surcroît d'indignation pour ceux qui croyaient encore au renouveau macronien.

Au récit complet du déroulement de cette journée, un doute plane. Tout se passe comme si Laurent Nunez avait voulu que ça casse au maximum, en lâchant ses premières grenades dès 8h30 du matin, tout en laissant la place de l'Étoile en libre accès aux Gilets jaunes. Résultat : un tag et une intrusion, certes sauvage. Rien qui ne soit réparable, y compris la statue de plâtre. Mais « profanation » est le maître-mot de la journée, depuis que le cerveau de la place Beauvau (Christophe Castaner n'en étant que la coupe mulet) l'a prononcé dès midi. Profanation de la tombe du Soldat inconnu tout d'abord, puis de l'Arc lui-même. Que les « profanateurs » aient accompli leurs forfaits sous un déluge de Marseillaises est un paradoxe qui ne l'effleure pas une seconde.

Car en bon professionnel, il a accompli sa tâche. Les lieux de pouvoir restent inviolés malgré une situation dénoncée comme clairement « insurrectionnelle » par le syndicat de police Alliance. C'est vrai qu'il s'en est fallu de peu. « Le 1<sup>er</sup> décembre, l'Élysée aurait pu tomber », racontera quelque temps plus tard un CRS, pestant contre « l'incompétence » de ses supérieurs. Il y avait une faille importante dans le système, au niveau d'une petite rue gardée pendant toute cette journée par seulement trois policiers en tenue, sans aucun véhicule ni équipement particulier. Ils ont vu toute la journée les cohortes de Gilets leur passer devant sans s'arrêter, en se demandant ce qu'ils feraient si la situation venait à dégénérer au niveau de leur poste de garde. Sortir son arme ? Détaler comme un lapin ? Faute de réponses à leurs interrogations, ces trois-là seront livrés à eux-mêmes tout l'après-midi, tandis que 200 personnes étaient blessées et 270 interpellées dans le huitième arrondissement de la capitale et quelques autres points

chauds, notamment la place de la Bastille ou les abords du Louvre, où une grille des Tuileries se brisera sous le poids des hommes.

Les nouvelles du reste de la France n'en sont pas moins impressionnantes. À Albi, Auch, Bourgen-Bresse et Toulouse, la foule s'en est pris aux préfectures, jusqu'à l'incendie au Puy-en-Velay. En visite sur place dès son retour d'Argentine, le président Macron quittera les lieux sous les huées, vitres teintées et fenêtres calfeutrées. Le mardi suivant, certains préfets dénonceront dans *Le Monde* « l'arrogance parisienne » d'un pouvoir qui s'est enfermé « dans une bulle technocratique ». Le nouveau monde qui nous était promis par le roi-banquier tarde à advenir, si l'on en croit ceux-là même qu'il a nommés pour appliquer ses consignes.

Les nouvelles arrivent de partout, et les chaînes d'informations en continu se retrouvent à gérer des plateaux dignes de soirs d'élections, loin de la sempiternelle répétition des mêmes vingt minutes qui faisait jusqu'à présent leur fonds de commerce. À une bonne nouvelle, touchante (à Pau, les CRS ont posé leurs casques devant les manifestants cet après-midi), succède immédiatement une nouvelle terrible. Vers 19h, dans le centre-ville de Marseille, Zineb Redouane, retraitée de 80 ans, a reçu une grenade tirée en direction de sa fenêtre alors qu'elle fermait ses volets. Au moment où la grenade lui explose au visage, elle est au téléphone avec sa fille, et lui dit « un policier m'a visée ». Dans son appartement noir de fumée, dans lequel on retrouvera des plots de grenades, elle tente de contenir son hémorragie avec une serviette. Elle a des bleus partout sur le visage et un hématome sur la poitrine. Emmenée à l'hôpital, puis transférée ailleurs le lendemain matin pour être opérée, elle décèdera pendant l'intervention. Le procureur de la République évacuera le cas de celle que ni Macron ni Castaner n'oseront jamais nommer par la mention d'un « choc opératoire », mettant totalement hors de cause les forces de l'ordre. Il n'y a selon lui « aucun lien établi » entre la blessure et le décès. Soit.

Les filtrages aux ronds-points avaient déjà, à cette date, occasionné trois décès dus à des accidents sur la route. Des conducteurs impatientes ou distraits avaient commis l'irréparable. Mais quoiqu'en dise le procureur, Zineb Redouane est la première victime (et la seule à ce jour) de la répression policière du mouvement des Gilets jaunes. Lorsque je vais me coucher, très tard ce premier décembre, je ne le sais pas encore puisque l'opération qui lui sera fatale n'aura lieu que le lendemain. Comme tous ceux qui ont participé à cette journée, je peine à m'endormir, mon cerveau me resservant en boucle des images et des sensations vécues pendant l'après-midi, jointes à celles glanées sur tous les écrans à ma disposition depuis que j'ai remis un pied à la maison, le tout pimenté d'une rage légitime relative au traitement médiatique de l'événement auquel j'ai participé. Mais le jeune papa perpétuellement fatigué que je suis parvient tout de même à trouver le sommeil.

Le jour d'après, un 2 décembre, est celui de la victoire de Napoléon à Austerlitz. Comme un clin d'œil à travers les siècles, certains pensionnaires de la prestigieuse école de Saint-Cyr se sont relevés pendant la nuit pour recouvrir d'un gilet jaune la statue équestre du général Kléber qui accueillera ce dimanche matin leurs commémorations. L'avenue qui porte le nom de cet illustre officier, et toutes les branches de l'Étoile avec elle, commenceront à peine à panser leurs plaies, dans la froidure du petit matin parisien, sans savoir à quoi s'en tenir dans une semaine jour pour jour. Ou plutôt en ne le sachant que trop bien.

Tous ceux qui étaient dans la rue ce premier décembre en garderont pour toujours le souvenir vivace, ancré en eux comme ces fiertés que certains clament sur tous les toits (c'est visiblement mon cas), tandis que d'autres choisissent de les garder pour eux. Ce jour-là, la France était belle, vivante, foisonnante, ses diversités se sont additionnées au lieu de s'opposer ou de se juxtaposer. Et le pouvoir a eu très peur. Quelques jours plus tard, selon mes informations, un aréopage de patrons réunis par le Medef tombera d'accord sur le fait que le jeune premier n'était peut-être pas le meilleur cheval. Que le supposé étalon de l'écurie patronale, le vecteur imparable de la politique néolibérale la plus ringarde qui soit, n'était rien d'autre qu'un vulgaire bélier, tout juste bon à foncer dans le tas sans aucun sens politique. Son incapacité à tenir convenablement son rôle mettait maintenant en péril tout l'édifice. Alors ils ne mirent pas longtemps à se mettre d'accord, le président de l'organisation patronale hurlant à « l'état d'urgence économique ». Après des années de bénéfiques et de goûteux dividendes en expansion, ils ont du lest à lâcher et comptent bien le faire comprendre au jeune impétrant. C'est la genèse de son intervention du 10 décembre.

Entre les deux, doit se tenir l'acte IV.

*La suite au prochain chapitre.*

Fabrice Grimal